

## Liminaire

Marc Chabot

Volume 3, numéro 1, automne 1992

La fatigue culturelle du Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chabot, M. (1992). Liminaire. *Horizons philosophiques*, 3(1), III–IV.  
<https://doi.org/10.7202/800904ar>

## Liminaire

Maintenant que le référendum est derrière nous, les politiciens et les politiciennes veulent parler d'économie. Ils ne voudraient plus parler que de cela. Comme s'ils étaient incapables de penser plusieurs choses en même temps. Ils tournent les pages des livres d'histoire. Mais on peut se demander s'ils les ont lues. Ils veulent entrer dans l'histoire, mais ils refusent l'idée que pour y être, il faut la faire, c'est-à-dire en devenir des acteurs et des actrices.

Pour imaginer autre chose, **Horizons philosophiques** a demandé à des écrivains et à des philosophes de se pencher sur un texte d'Hubert Aquin écrit il y a exactement 30 ans : «La fatigue culturelle du Canada français». Texte qui n'était rien de moins qu'une réponse à un autre écrit, celui de Pierre Elliot Trudeau : «La nouvelle trahison des clercs» (*Cité libre*, n° 46, 1962).

Pouvions-nous choisir une période plus propice? Pouvions-nous prendre le temps de relire Aquin et de nous demander si nous sommes toujours aussi fatigués? Et de quoi? Et pourquoi? Un peuple peut-il cesser d'être fatigué? Un individu peut-il parler au nom des autres? Un écrivain peut-il répondre à un politicien? Les stratégies sont-elles les mêmes?

Le délire politique est-il le signe même de cette fatigue? Est-ce l'agitation illusoire d'un malade épuisé qui essaie avec l'énergie du désespoir de dire quelque chose qui ne s'entend plus? Dire un oui ou un non qu'on s'empresse de banaliser parce qu'on se refuse à le penser, c'est de l'argent gaspillé. Maintenant que «le peuple a parlé», les politiciens disent qu'ils veulent se taire. Trudeau et Aquin pensaient le contraire. La parole n'est pas là pour préparer du silence, la parole n'est pas là pour liquider du sens.

Et si jamais les résultats du 26 octobre vous poussent à refermer les pages de cette revue, dites-vous qu'il faut poursui-

vre. La philosophie n'existe pas sans acharnement, sans retour en arrière, sans répétition, sans hésitation. Philosophier, c'est douter de son réflexe émotif et s'accorder des heures pour penser avec ou contre les autres.

À la fin de ce numéro, on trouve trois textes qui traitent de tout autre chose. Christian Vandendorpe tente de dégager quelques grandes attitudes à l'égard du sens que l'on extrait d'un texte. Lucie Bourassa, pour sa part, propose une réflexion autour de la notion de rythme et du rôle qu'il joue dans l'organisation du sens des oeuvres littéraires. Et enfin, Lysanne Langevin démontre que la langue non seulement reflète les règles socio-économiques, mais joue également un rôle actif dans l'organisation sociale et en particulier dans la problématique «Femme et langage». Ces trois textes parleront donc de langage, de sens, de rythme. Mais s'agit-il vraiment d'autre chose?

Marc Chabot

## ERRATUM

Dans notre numéro thématique *Philosophie et sciences*, vol. 2, n°2, une erreur s'est glissée dans la deuxième phrase du deuxième paragraphe du liminaire, p. IV. Cette phrase aurait dû commencer comme suit : «Cet article est suivi de contributions de deux membres du CREA» et non «de deux autres membres du CREA». Nous nous excusons des inconvénients qu'aurait pu causer cette erreur auprès des personnes concernées.

Pierre Aubry